

I Synthèse (40 points)

Corpus :

Document 1 La génération la plus bête ? A propos du livre *The Dumbest Generation* de Bauerlein (Tarcher, Penguin, 2008)*

Document 2 *Billet d'humeur de Julie Pascau*

Document 3 Petit éloge de la « moi génération » par Courtney E. Martin*

Document 4 La couverture du magazine Books - Numéro Juillet/août 2009*

*Avec l'aimable autorisation d'Olivier Postel-Vinay, directeur de la rédaction de **Books**

Document 1 La génération la plus bête ?

A propos du livre *The Dumbest Generation* de Mark Bauerlein (Tarcher, Penguin, 2008) deux journalistes scientifiques Sharon Begley et Jeneen Interland ont publié un article dans l'hebdomadaire Newsweek le 2 juin 2008, traduction de Dominique Goy-Blanquet. En voici un extrait.

« [...] A partir de données comme la baisse des compétences de base en lecture (40% des bacheliers étaient considérés comme possédant ces compétences en 1992, ils n'étaient plus que 31 % en 2003) et une aggravation de l'inculture géographique (47 % des bacheliers connaissaient le nom du plus grand lac d'Amérique du Nord, comparés à 38 % en 2002) Bauerlein conclut qu' aucune cohorte de l'histoire humaine n'a creusé un tel fossé entre ses conditions de vie matérielles et son niveau intellectuel ».

Il arrive un peu tard à la fête, bien sûr. Les vieux se tordaient déjà les mains devant le désert culturel des jeunes et leur ignorance de l'histoire à l'époque où les admirateurs d'Eschyle et Sophocle déploraient la popularité d'Aristophane (*Les Grenouilles* ? Zeus, Aie pitié), qui présageait sûrement la fin de la civilisation (grecque) en son état d'alors. La génération de la guerre de Sécession était révoltée par les romans vulgaires à deux sous de la fin du XIX^{ème} siècle. Les érudits victoriens jugeaient Dickens, ce sentimental (voir *Un chant de Noël*) trousseur d'intrigues adoré des foules, un peu mince comparé à d'autres écrivains de l'époque. La civilisation, tout comme la culture haute ou basse, a survécu à tout cela. Survivra-t-elle à une génération qui ignore l'histoire ? Chez ceux qui sont nés entre 1980 et 1997, nous confie avec chagrin Bauerlein, « il n'y a aucune mémoire du passé, exactement comme le Khmer rouge qui proclame « l'année zéro ». La mémoire historique est indispensable à la liberté d'un peuple. Si vous ignorez quels sont les droits protégés par le Premier Amendement, comment pouvez-vous développer une réflexion critique sur les droits dans le système américain ? ». D'accord, mais on peut penser que si les jeunes ignorent ce qu'est le *Bill of Rights* de 1689 ou le sens de ces vieux panneaux affichant COLORED ENTRANCE –ils devraient absolument le savoir- cela reflète moins leur stupidité que l'incapacité du système scolaire et de la société (dirigée par des adultes) à exiger d'eux qu'ils le sachent. Une plongée dans notre propre mémoire nous oblige à observer que le philosophe George Santayana, lui aussi, déplorait l'ignorance de l'histoire de toute une génération, l'avertissant que « ceux qui ne peuvent se souvenir du passé sont condamnés à le répéter ». C'était en 1905. [...]

L'optimisme des neurosciences.

Bauerlein n'est pas le premier universitaire à imputer les déficiences intellectuelles des jeunes générations aux nouvelles technologies (qui a dit télévision ?), incriminant dans ce cas précis « l'ère numérique ». Mais il n'existe aucune preuve empirique que l'immersion dans la messagerie instantanée, les Textos, iPods, jeux vidéo et autres activités en ligne affectent la faculté de penser. « Le jury n'a pas encore rendu son verdict quant aux effets positifs ou négatifs de ces technologies » pour la cognition, déclare Ken Kosik, le codirecteur du Neuroscience Research Institute à l'université de Santa Barbara en Californie. « Mais elles modifient indiscutablement la manière dont le cerveau humain traite l'information ». En fait, les données de base des neurosciences invitent à l'optimisme. « Notre nation de mains calleuses se transforme graduellement en nation de cerveaux agiles, dit Marcel Just, professeur de sciences

cognitives à l'université Carnegie Mellon. Dans la mesure où les nouvelles technologies font travailler l'esprit et lui fournissent plus d'informations, elles améliorent sûrement l'aptitude à penser.

Document 2 : Billet d'humeur de Julie Pascau

Elle est jeune professeur documentaliste, auteur de nombreux articles sur son blog Le Blog de Saamarande) en réaction aux articles de Prensky créateur de l'expression « digital natives ».

Tant d'heures passées devant les écrans ont ainsi forgé une génération d'élèves « mutants » dotés d'un cerveau modifié [*it is very likely that our students' brains have physically changed – and are different from ours*] : les fameux « Digital Natives » (DN pour la suite), dont le numérique est la langue maternelle.

Et oui, que la fonction (ou l'occupation) crée ou modifie l'organe, c'est un principe phylogénétique bien connu depuis Lamarck, le père de la théorie dite « transformiste » et de la génération spontanée (ainsi que de l'hérédité des caractères ainsi acquis, pour être tout à fait complet) !

Comme le cou de la girafe de Lamarck - dans sa célèbre *Philosophie zoologique* (n'est-ce pas Petite Noisette? :))) - s'allonge à force d'aller chercher les feuillages haut perchés, le petit d'homme du XXIème siècle sachant surfer acquiert peu à peu un cerveau d'un nouveau type façonné par le numérique !

Ces zombies des temps modernes auraient ainsi développé des façons particulières de raisonner du fait de la fréquentation assidue de l'ordinateur. On reconnaît ainsi un vrai « Digital Native » au fait qu'il privilégie les accès au savoir et les approches aléatoires (notamment hypertextuelles) par opposition à un rapport à la connaissance plus classique et systématique et qu'il a du mal avec le raisonnement démonstratif « pas à pas ». Le DN se distingue également par son potentiel d'attention et de concentration digne d'un moucheron lorsqu'il s'agit d'effectuer des tâches d'un autre âge ou lorsqu'il n'est plus connecté [*They function best when networked*]. Bien sûr, tout DN qui se respecte s'ennuie en cours...ce qui est un phénomène nouveau que l'ancienne génération n'a évidemment jamais connu !

Par ailleurs, le Digital Native a besoin pour évoluer de plaisir immédiat et de récompenses fréquentes [*they thrive on instant gratification and frequent rewards*]. - un peu comme le toutou de Pavlov en somme, pour rester dans la veine éthologique.

Outre son goût pour les approches aléatoires - « sérendipiennes » (ça, c'est plutôt un côté sympa), pourrait-on dire avec Sylvie Catellin - d'autres spécificités peuvent être mises au crédit du digital native. Il a le goût des tâches multiples et simultanées, préfère le visuel et le graphique au textuel et s'épanouit « à donf » dans le jeu et l'interactivité. Et oui, le jeu est l'activité préférée du DN, l'alpha et l'oméga de ses apprentissages et de son « être-au-monde ».

Par opposition aux « Digital Natives » nous apprenons par la même occasion que nous, les vieilles créatures hybrides et amphibologiques qui avons connu le papier avant l'ordinateur, nous sommes des « Digital Immigrants » (DI). Deux caractères principaux caractérisent le DI. Le fait qu'il imprime ses mails (vieux réflexe « papier » incorrigible!) [*There are hundreds of examples of the digital immigrant accent. They include printing out your email (or having your secretary print it out for you – an even “thicker” accent) ; needing to print out a document written on the computer in order to edit it ...*] et une acculturation au numérique très laborieuse voire impossible. Après un certain âge, le cerveau ne mute plus, la « plasticité » - un concept majeur pour Prensky - en prend un sacré coup, tout se joue dès les premières années!

Pour exploiter les nouvelles structures mentales de ces petits mutants, l'école doit donc s'adapter et changer de paradigme.

Remèdes (vagues) préconisés par notre super consultant en TICE. En finir avec la pédagogie frontale, privilégier l'autonomie, l'interactivité et le travail de groupe. Et surtout...des jeux, des jeux et encore des jeux! [*And I submitted that learning via digital games is one good way to reach Digital Natives in their native language .*]

Etre, c'est être connecté...et jouer!

[...] Evidemment...au-delà de ce qui sent tout de même un petit peu le coup marketing - que nous avons voulu pointer dans ce petit billet avec un peu d'humour, espérons-le - le phénomène des « digital natives », ces enfants nés avec l'Internet, correspond à une certaine réalité et pose des questions que l'école ne peut ignorer.

Document 3 Petit éloge de la « moi génération » par Courtney E. Martin

Une étude parue en février 2008 dans le journal *Psychological Science* entend démythifier l'idée selon laquelle notre génération – les natifs des années 1980 – serait narcissique. Menée par Kali H. Trzesniewski, maître-assistant de psychologie de l'université d'Ontario occidentale, et des collègues de l'université de Californie et de l'université d'État du Michigan, l'enquête démontre que les jeunes n'ont pas changé fondamentalement de pensées, de sentiments ou de comportement au cours des trente dernières années.

Cette recherche a été menée, en partie, par réaction au travail de la psychologue Jean M. Twenge, auteur de *Generation Me* (2006). Elle y soutient que l'essor de l'éducation à l'estime de soi des années 1980 et 1990 a donné naissance à des jeunes qui « ont le langage du moi pour langue maternelle (1) ». Et Twenge travaille déjà à un autre livre, au titre encore plus accablant : *The Narcissism Epidemic*, « L'épidémie de narcissisme » (2).

Trzesniewski et ses collègues ont mené leur recherche (sur un échantillon bien plus large que celui de Twenge) en Californie, le foyer du « mouvement pour l'estime de soi ». Ils montrent que, malgré le battage médiatique, la propension au narcissisme des jeunes est la même que dans les générations précédentes.

des baby-boomers, qui avaient fait de l'« amour de soi » un signe distinctif. Nous sommes les petits monstres des expériences hippies de nos parents.

La vérité, comme toujours, doit se situer quelque part entre ces deux visions. Il ne fait aucun doute que nombre d'entre nous avons été élevés dans l'idée que nous étions « exceptionnels ». Mais, comme le prouvent des recherches récentes sur le bonheur, ce pourrait être une malédiction plus qu'un bienfait dans ce grand méchant monde. Dans bien des cas, nos attentes démesurées se sont soldées par d'immenses déceptions à l'échelle de nos petites existences très ordinaires. Nous n'obtenons pas toujours vingt sur vingt. Nous ne marquons pas toujours le but de la victoire. Et alors, notre opinion de nous-mêmes, fondée sur l'hypothèse que nous sommes tellement uniques que nous ne pouvons échouer, est pulvérisée par la réalité. Cela ne conduit pas au narcissisme, mais à une totale désillusion.

Nos parents s'affichaient moins

En outre, la tendance de notre génération à l'introspection me paraît le produit d'un égotisme de circonstance, non intrinsèque. Il est tellement plus simple de rédiger son profil sur Facebook que de réfléchir à la meilleure solution aux problèmes du Pakistan ! Nos parents avaient leurs propres exaltations – la drogue, les bringues, la vie en famille – mais ils les affichaient beaucoup moins. Du fait des innovations technologiques, nos expériences narcissiques ont tendance à apparaître en toutes lettres. Et, pour garder un peu prise sur ce monde incontrôlable, certains d'entre nous s'investissent dans leurs petits projets – vêtements tendance, gadgets dernier cri et scènes romantiques – pour éviter les questions plus profondes – Qui suis-je ? Quel est mon but ? Ma vie est-elle en accord avec mes valeurs ?

Il y a un temps pour le shopping et un temps pour l'angoisse existentielle, mais certains d'entre nous ont besoin de remettre au premier plan ces questions profondes, de troquer notre tendance au nombrilisme contre le vieil examen de conscience platonicien. Platon n'a jamais prétendu qu'une vie sans questionnement n'était pas amusante ; il a dit qu'elle ne valait pas la peine d'être vécue. Une fois achetées les dernières Nike et téléchargé le dernier gadget pour MySpace, il reste à s'occuper de toute la douleur du monde. Si nous ne le faisons pas activement, tout cela est refoulé dans un quelque-part freudien et c'est potentiellement dangereux. Nous noyons notre chagrin dans l'alcool ou le mettons de côté pour une journée pluvieuse et déprimée.

Dans une cité idéale, les chaussures et les attitudes tapageuses passeraient au second plan – une expérience légère et agréable après les efforts intellectuels exigés par la construction identitaire et l'action politique. Nous ne vivons

pas dans ce monde parfait, mais beaucoup d'entre nous se sont plu à en imaginer un, ces derniers temps. Il n'y a rien d'étonnant à ce que notre génération ait choisi à deux contre un Obama lors des primaires démocrates. Nous avons soif d'un homme qui nous dise que le changement dépend de nous, que nous avons notre place dans l'espace public, que nous devons lever les yeux de nos écrans d'ordinateurs, retrousser nos manches et nous impliquer dans la vie citoyenne. Plus que ses dons oratoires, c'est l'insistance d'Obama à dire que nous sommes prêts pour un nouveau modèle, en politique et en nous-mêmes, qui nous inspire, nous les jeunes et les sceptiques.

Twenge constate qu'en 1967 86 % des nouveaux étudiants disaient qu'il était pour eux essentiel d'« élaborer une philosophie de la vie qui ait du sens » ; en 2004, 42 % seulement des étudiants de première année étaient de cet avis. Mais cela ne signifie pas que nous sommes plus légers ; c'est le monde qui est devenu bien plus lourd. Lorsque nos parents réfléchissaient sur le monde et y cherchaient leur place, les appartements étaient abordables, les emplois nombreux, le sida n'existait pas et « terrorisme » n'était pas un mot banal. S'ils rataient le journal du soir ou le quotidien du matin, ils n'avaient guère de quoi se remettre au courant. Personne n'attendait d'eux qu'ils définissent leurs buts dans la vie ou rédigent un CV compétitif pour entrer à l'université dès l'âge de 17 ans. [...]

Comment, au XXIe siècle, peut-on conjurer l'accablement qui mène au repli sur soi ? Comment avoir confiance en soi tout en ayant des attentes réalistes ? Comment réfléchir et agir, examiner sa vie et améliorer celle des autres, danser et contester ? Comment vivre à l'ère de l'information et continuer d'être guidé par son intellect et ses émotions ? Comme toujours, comment lier le personnel et le politique ?

Des questions difficiles pour une époque difficile, mais nécessaires et même potentiellement enthousiasmantes. Notre aptitude à les affronter transcende les scores de narcissisme que nous prêtent ces messieurs de la faculté. Ce sont ses idées et ses actions, pas les chamailleries des psychologues, qui décident de l'héritage que laisse une génération. Appelez cela du narcissisme, mais j'ai comme le sentiment que le nôtre sera assez sensationnel.

Ce texte est paru sur le site du magazine *American Prospect*. Il a été traduit par Christophe Diard.

Notes

- 1| Le « mouvement de l'estime de soi » est une tendance, identifiée par les sociologues américains, qui remonte aux années 1980. Sur l'air de *Frères Jacques*, on fait par exemple chanter aux enfants de l'école maternelle : « Je suis spécial, je suis spécial, regarde-moi... »
- 2| Ce livre est paru en avril dernier, chez Free Press. En savoir plus <http://www.booksmag.fr/magazine/f/petit-eloge-de-la-moi-generation-1.html>

Document 4



Numéro Juillet/août 2009

II Ecriture personnelle (20 points)

Que pensez-vous de l'affirmation du philosophe George Santayana déplorant l'ignorance de l'Histoire de toute une génération, et l'avertissant que « ceux qui ne peuvent se souvenir du passé sont condamnés à le répéter » ?